

	Salaün Jean-Marie : Né le 27-05-1856 à Landévennec ; 1880, prêtre, précepteur ; 1881, vicaire à Cléder ; 1893, aumônier de l'hôpital civil de Brest ; 1901, recteur de Tréfléz ; 1910, recteur de Moëlan ; 1912, recteur de Landévennec ; décédé le 12-04-1923. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1923 p. 274-275.
--	--

M. l'abbé Salaün, Jean-Marie, recteur de Landévennec, s'est éteint paisiblement le mercredi 11 Avril, à 11 heures du soir, sans avoir achevé ses soixante septième années. Il était né le 27 Mai 1856 dans la paroisse même où il est mort, d'une famille aisée, mais surtout très chrétienne et qui a donné effectivement à l'Eglise beaucoup de religieuses et de prêtres. Quand on demeure presque au bourg et que l'on répond bien au catéchisme, comment ne pas être remarqué au presbytère? M. Keraudren, le vicaire de l'époque, proposa des leçons à la fois à Jean-Marie et à son frère Paul, sensiblement plus jeune, et il les prépara ensemble pour le Petit Séminaire, où ils entrèrent tous les deux en Cinquième, apprenant à rivaliser de bonne heure par l'intelligence et une affection vraiment fraternelle, que les années, en s'écoulant, ne firent jamais qu'aviver. A Pont-Croix et au Grand Séminaire, les études de Jean-Marie furent bonnes et sa conduite exemplaire, puisque dans l'une des deux Maisons il fut nommé grand président et dans l'autre élu pour le sous-diaconat, Puis vint l'année de son sacerdoce, 1880, celle où, après avoir complété sa formation personnelle, l'ordination le rendit plus apte à sanctifier les autres. D'abord précepteur à Nantes, il fut, quelques mois après, vicaire à Cléder, belle paroisse très étendue du Haut-Léon : c'est dire qu'à cette époque il avait des forces que la maladie dans la suite devait peu à peu lui retirer. En 1893, l'aumônerie de l'Hôpital civil à Brest se trouvait vacante ; M. Salaün vint occuper ce nouveau poste en pleine épidémie de choléra ; dans l'ardeur de son dévouement, il se consacra tout entier à ses malades, prenant les précautions que conseillait la prudence, mais comptant pour le reste sur la prière qui lui vaudrait sûrement la protection divine. L'administration civile remarqua si bien son zèle qu'elle le proposa pour la médaille, qu'il n'obtint du reste pas, l'ancienneté des services lui faisant alors complètement défaut. Un autre aspect de son caractère se révéla, je crois, au contact des misères morales qu'il eut à constater dans le milieu où il exerçait en ce moment : ce fut l'indulgence qu'il garda jusqu'à la fin pour les brebis égarées, et son aptitude à les ramener au bercail, du moins quand la mort leur apparaissait soudain en loup ravisseur... L'intelligence, dit Bossuet, est amie de l'ordre : c'est ce qui apparut chez M. Salaün à tous les moments de sa carrière ; il voulait des règlements simples, clairs, les offices et les cérémonies à des heures précises et il était impitoyable pour les retards à la messe : il avertissait d'abord les délinquants d'une manière générale, les priaient et les suppliait, et, finalement, s'il y avait encore quelques réfractaires, il faisait verrouiller les portes, donnant avec fermeté une leçon de choses à ceux qui se refusaient à comprendre.

Il fut recteur de Tréfléz en 1901, puis recteur de Moëlan, en 1910. Dans cette dernière place, il ne resta que dix-neuf mois ; il ne faut pas lui en faire un reproche. Son médecin, consulté sur les premières atteintes du mal qui devait plus tard le terrasser lui permit d'accepter la charge un peu lourde d'une paroisse de 6.000 habitants ; mais à l'épreuve, le nouveau Recteur vit bien qu'on avait présumé de ses forces, et qu'il devait mesurer sa tâche à l'activité qu'il pouvait dépenser. Il crut que Landévennec obéirait encore à sa voix, et il l'obtint de l'administration diocésaine. Hélas ! Ne voyons-

nous pas tous un peu nos paroisses natales avec la candeur de notre enfance ! Je crois franchement qu'au bout de quelques mois, M. Salaün eut une véritable déception. Il ne se découragea pas cependant, car c'était un homme de volonté. Il a travaillé de son mieux jusqu'au dernier jour ; pendant la guerre, il fut seul ; et peut-être a-t-il précipité sa fin en refusant d'offrir assez tôt une démission que, depuis quelque temps, ses amis les plus intimes lui conseillaient de donner. A tous, ils répondaient : « Après la mission ! » Cette mission, il l'a préparée de toutes façons : il en a choisi les ouvriers, il s'y est intéressé pécuniairement, et il a offert pour son succès une partie des souffrances qu'il supportait sans ne jamais proférer aucune plainte. La grippe le contraignit à s'aliter six jours avant sa mort ; elle dégénéra en congestion pulmonaire, et comme il n'avait plus de résistance, elle l'emporta. Dieu lui accorda la consolation de revoir son frère avant de quitter ce monde, et vendredi, les cinquante prêtres accourus de tous côtés à ses obsèques dans un pays peu accessible, l'église paroissiale plus remplie qu'aux grands jours de fête, la municipalité prête à toutes les concessions pour l'emplacement de son tombeau, rendirent un suprême hommage à sa mémoire et témoignèrent que les regrets de sa perte étaient unanimes. Ceux qui l'ont beaucoup aimé auraient sans doute désiré le conserver encore, mais ils se consolent en pensant que lui-même aura préféré tomber sur le champ de bataille plutôt que, même après ses blessures, se retirer du combat.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1923, p.274